

la lumière s'enfarge un jour aux draps

Sarah Boutin, *les jours fenêtres*, p. 73

RÉDACTION

Karolann St-Amand, *rédactrice en chef*
Chloé Dassylva, *secrétaire de rédaction*

ÉDITION ET RÉVISION

Audrey-Ann Gascon, *éditrice*
Évelyne Ménard, *éditrice*
Sarah-Jeanne Beauchamp-Houde, *réviseure*

COMITÉ DE LECTURE

Céleste Carpentier, Océane Corbin, Marianne Fortier, Sarah Gauthier, Thomas Genin-Brien, Charlotte Lachance, Hélène Laforest, Joëlle Marcotte, Sophie Marcotte, Laurie Michaud, Christine Mont-Briant, Sepehr Razavi, Justina Uribe

AUTRICE EN RÉSIDENCE

Mikella Nicol

COLLABORATION À CE NUMÉRO

Sarah Boutin, Les Carnets de l'underground, Sophia D., Sarah Gauthier, Fred Gosselin, Mathieu Hachebé, Rachel Lamoureux, Sophie Marcotte, Sophie Mathieu, Hugo Palmieri, Audrey Pinard, Marie-Hélène Racine, Marion Tétrelaut-de Bellefeuille, Cédric Trahan, Joël Wheeler-Noiseux

DIFFUSION ET ORGANISATION DES ÉVÈNEMENTS

Thomas Genin-Brien, *co-responsable*
Marie Leduc, *co-responsable*

RÉDACTION WEB

Louis-Olivier Brassard, *rédacteur web*

INFOGRAPHIE

Camille Anctil-Raymond, *mise en page*
Alexis Penaud, *responsable du visuel*

COUVERTURE

Hélène Bughin (@lismoi.ca)

ILLUSTRATIONS

Prune (@the.prune)
« mise à nue i.e. citalopram »
encre sur papier, 2018-2019

IMPRESSION

Mardigrafe inc.

Le Pied est la revue littéraire des étudiant·e·s en littératures de langue française de l'Université de Montréal (AELLFUM).
3150 avenue Jean-Brillant, local C-8019
Montréal (Québec), H3T 1N8

ISSN 2561-3464 (Imprimé)
ISSN 2561-3472 (En ligne)

PROTOCOLE DE RÉDACTION

Les textes en prose (création ou essai) soumis doivent être d'au plus 2000 mots; les textes en vers, les textes théâtraux et les bandes dessinées ne doivent pas excéder cinq pages. Les textes doivent être soumis en format .doc, .odt ou .md par courriel à l'adresse redaction.lepied@littfra.com avec « soumission de texte » comme objet du message. Le nombre de mots et le nom de l'auteurtrice doivent être indiqués dans le courriel. Tous les textes seront sujets à une révision littéraire à laquelle l'auteurtrice participera. L'auteurtrice doit donc être disponible pour une rencontre dans les semaines qui suivent la date de tombée. La date de tombée pour le numéro de printemps est le 22 février 2020.

Creative Commons BY-NC

redaction.lepied@littfra.com
www.lepied.littfra.com
[@RevueLePied](https://twitter.com/RevueLePied)

Dépôt Légal, 1^{er} trimestre 2020
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

SOMMAIRE

Numéro 26, Hiver 2020

Le Pied

[Revue littéraire]

-
- 5 au lecteur : premier brouillon**
 - 8 Autrice muette à la fenêtre**
Mikella Nicol, autrice en résidence
 - 14 take out**
Sophie Marcotte
 - 18 New York est une ville rushante et je veux m'enfuir**
Les carnets de l'underground
 - 24 Incarner la poussière**
Audrey Pinard
 - 30 Le silence fait son nid dans le creux des ventres vides**
Marie-Hélène Racine
 - 36 Portraits**
Hugo Palmieri
 - 40 Génération**
Cédric Trahan
 - 47 h1x 1t3**
Mathieu Hachebé
 - 53 Tout est cool**
Marion Tétreault-de Bellefeuille
 - 58 rires habitables**
Sarah Gauthier
 - 61 Stupéfaction**
Joël Wheeler-Noiseux
 - 64 je m'achèterai des fleurs**
Fred Gosselin
 - 69 Languesoudée(s)**
Sophia D.
 - 73 Les jours fenêtres**
Sarah Boutin
 - 76 On se dit que**
Rachel Lamoureux
 - 81 church girl shake it for me**
Sophie Mathieu



au lecteur : premier brouillon

déambulation 01 : villeray

j'écris montréal blanche
premiers flocons en novembre
et dans mon carnet

au ferlucci
les fleurs jaunes percent la neige



dans la ruelle ~~les portes sont closes~~
premier balcon : des cannes de thon
en standby pour le prochain chat errant

déambulation 02 : villeray-verdun

les églises habitent
montréal la ville aux cent clochers
publicité sharpie pour les cours de catéchèse



traîneaux abandonnés
sur la clôture de l'école
d'autres dans le banc de neige

au coin de la rue
un panier cherche son chemin jusqu'au maxi
moi un prochain vers

déambulation 03 : côte-des-neiges

jump cut une semaine plus tard
le mercure est en hausse
en rétrograde derrière les feuilles
qui pendent aux branches



sur le campus je trace
l'hiver des chemins barrés
détour par le cimetière
[pour finir ma pellicule]

Autrice muette à la fenêtre

MIKELLA NICOL, autrice en résidence

Fragments

1

Chaque matin, l'homme atteint de paralysie cérébrale est sorti devant l'immeuble d'en face. Je ne sais pas qui le conduit dehors. Un moment il y est, puis il n'y est plus. On stationne son lourd appareillage face à la rue. Face à moi. Ma fenêtre est à demi dissimulée par un tilleul. Pourtant, je sens son regard traverser la vitre comme une aiguille se planterait dans la peau, précisément, sur le point qui fait mal.

Je crois qu'il m'épie. Les poignets cassés et la langue sortie, il me regarde, assise à l'ordinateur, écrire longuement et en vain.

Parfois, je me demande s'il peut voir sa propre image, refléchie dans ma fenêtre. Il se demande comment des membres peuvent être aussi cassés, comment une langue en vient à pendre de la bouche, et qu'est-ce qui fait défaut pour l'en retenir. Il regarde les arbres et les fleurs qui entourent nos blocs, avec des mouvements de tête lents, la bouche ouverte. Je suis rebutée malgré

moi. Je reviens difficilement à mon texte. Du coin de l'œil, je vois les mouvements incontrôlables, décousus et de couleur chair. Le crâne est dégarni par endroits. Sur cette rue, où je viens d'emménager, les gens sont fanés, et je ressens pour la première fois une forme de santé vive et fragile se mouvoir en moi. La voisine monte l'escalier. Sa canne marque au sol des secondes lentes, comme étirées. Sur la rue Garnier, même le temps a vieilli.

Quand je ne sais plus écrire, je m'adonne à la pose du cadavre. Ils disent que c'est dans cette fausse mort que vient la paix. Je n'attends pas la paix, mais la venue du texte.

De retour à mon poste, je constate que l'homme se déplace seul, à l'aide de sa chaise électrique. Je le vois emprunter la sinueuse rampe de béton, aménagée pour lui. Il « prend une marche » dans notre rue. Les oiseaux de mon arbre enterrent son bruit de malade. Il glisse sur la surface du monde. Je sais quel message la vie essaie de m'envoyer. Je vois son effort de démonstration.

Je pense un instant que l'homme m'a oubliée. Mais il plonge enfin son regard dans ma fenêtre. Le tilleul frémit. Il sait que j'abandonne l'écriture. C'est le secret que nous partageons. Il sait que je laisse le langage m'échapper, même si c'est mon devoir, face à lui, de refuser toute aphasicie.

3

Ce matin, il fait frais. Les bouts de mes doigts gèlent sur le clavier d'ordinateur. J'ai écrit cette phrase, puis je l'ai attendu. Il sort en nomade, empêtré dans de multiples couvertures. L'appareil chambranle sur le trottoir. L'homme lui fait faire demi-tour. Il se stationne face au soleil. J'entrevois sur son visage le fil de ses pensées : la plage, l'été, la peau qui dore. Je crois déceler des larmes qui coupent ses joues, comme les larmes des personnes âgées : des yeux qui coulent tout seuls après une longue vie à avoir tenté de les retenir. Des larmes de rien, des larmes d'être au monde. Mes doigts sont suspendus, en attente.

Un voisin s'approche. Pour faciliter le déplacement – parce qu'il s'imagine que c'est ce que veut le malade, la facilité – il tire la chaise en se dirigeant vers le bloc. L'homme réussit à balancer la tête de mon côté avant d'être englouti par le bâtiment. Je lui fais comprendre en pensées que ce n'est pas grave : on se verra demain.

4

Je le croise en revenant de faire mes courses. Il est là, sur le trottoir d'en face. Il ne semble pas me reconnaître. Son regard est fixé au loin, là-haut, bien au-dessus de moi, vers la fenêtre de mon bureau. Mais je n'y suis pas. Je lève les yeux aussi. À cette hauteur, dans mon tilleul, il y a un nid d'oiseaux. Il fourmille d'oisillons dont on entend les cris.

Je rentre. Guillaume est assis dans le salon. Je dis « J'ai vu l'homme paralysé. C'était étrange. »

« Quel homme ? »

Il n'a jamais vu celui que je vois pourtant tous les jours. Je cours à la fenêtre pour le lui montrer. La rue est vide. Le malade n'existe que pour moi.

Depuis deux semaines, il ne vient plus. Ces gens sont déjà si faiblement accrochés à la vie – toujours un pied en dehors –, qu'il semble impossible qu'ils puissent mourir. J'y ai trop cru. Je voudrais écrire sur l'homme malade pour lui donner une voix. Il n'a jamais su qui j'étais.

Je me réfugie dans la pose du cadavre. L'instructrice de yoga voudrait que je sente mon corps entrer en communion avec la terre originelle. Mais mon dos est raide contre le plancher de bois. La voisine descend l'escalier à une vitesse inattendue. Les secondes frappées sont trop rapides. Je n'ai pas le temps de les suivre. Une sirène de pompier sonne au loin. Je fais la morte.

take out

SOPHIE MARCOTTE

ventre d'enflures vides

les corps beautés sans rondeur
tes fleshlights en série
lambeaux de chair à consommer
déguisements à lentement découdre

tes pilules pour bander
déposées en bouche
cure rajeunissante sans prescription

les bulles épiderme
comme générique de ta souffrance

*

narcisse aperçoit son reflet
dans un étang et se noie
en essayant de s'avaler

position foetale
pour mieux tenir fermée
la plaie béante

la femme vitrail manie
un globe
lui glisse des doigts
déboule les escaliers
se fracasse
en vomissures fusionnelles

*

maman me vois-tu
j'essaie de me glisser
dans ton ventre

mes oiseaux se suident
contre la fenêtre conjugale
les aveux
renversent la gravité
un nénuphar pousse
dans l'œil du monde

le eyeliner n'aura été bon
qu'à se peindre en noir

*

mon estomac déshabité
recrache ses monstres
les lépidoptères en plein soleil
s'écrasent à la source
de nos bouches pâteuses

les monstres ne prennent plus la peine
de se cacher sous le lit

forêts aux crânes nus
lignes de fuite ébranlées
mon gilet pare-balles
plein de trous

couchée par terre
j'ai peur des hauteurs

*

sous mon sternum
les cassettes rembobinées
éclosent

mélodie doucement chantée
aux mains avides
ma peau ruban à coller
ta pilule sur la langue

la fissure des astres
servie comme du prêt-à-manger

New York est une ville rushante et je veux m'enfuir

LES CARNETS DE L'UNDERGROUND

Dans un lieu neutre, entre la kéta et l'alcool. Je suis là en date avec Andrew, qui m'a invité à le rejoindre avec son groupe d'amis. Mais il y en a un autre qui me fait de l'œil, un cutie aux cheveux rasés, il me regarde à chaque quinze secondes, un regard juste un peu trop long pour que ce soit sans danger.

Les gars parlent de PReP, de boys, de clubs undergrounds, des dates de la semaine, pour toujours revenir aux boys. Au moment opportun, pendant qu'Andrew show off sur ses prises les plus récentes, l'autre garçon annonce à tous (mais particulièrement à moi) *I don't date New York boys anymore. It's too much effort and you get nothing in return.* Piqué, Andrew réplique : *You get to fuck em', isn't that pretty good ?* Regard complice vers moi, qui l'évite en retournant la tête.

Je suis flatté, parce que je sais pertinemment que le commentaire m'est secrètement adressé, moi, *French Canadian boy*, de ce pays où l'on recherche activement l'amour. À Berlin, on désire la drogue, à New York le sexe rapide. Mais au Québec, c'est l'intimité sous la couette qui nous drive. Je fixe le cutie qui me fixe en retour. Andrew lui dit : *Cleaming, close your mouth, you're drooling.*

Le brouhaha habituel reprend, on jase bareback et trip à quatre. Andrew parle plus fort que les autres : *I met this one guy, last week, you Baguettes should taste him, he was such an angel with a perfect butt on top of it all.*

Les Baguettes, c'est le nom de la conversation des boys, Andrew pis Cleaming, que j'avais jamais vu, mais aussi Bert et Peter et John.

No really, I'll send everyone his info.

Coupe trois lignes de Calvin (coke + kéta), puis on se met en branle pour aller dans un rave au Market Hotel, un endroit trash, mais selon les dires d'Andrew, *iconic – you can see the Brooklyn tram from the windows, plus there is a cute food market downstairs just below the venue.*

Sur Myrtle Ave., le petit Cleaming me rejoints.

– *What are you doing here in this rat hole ?*

– *Just partying, I guess. I've started collecting stories about my nights out, though, so I guess it's less unproductive than you would think.*

Il se rattaché le fanny pack, cherche quelque chose. Ne me relance pas. Je sors mon cellulaire pour lui montrer mon projet d'écriture. Il interrompt mon geste :

– *Yes, yes, I know. I'm part of the first hundred followers you've had. I'm Cleaming on Instagram. I assumed you would be closer to your clientele.*

Je fige un peu. Pas littéralement ; je continue d'avancer sur Myrtle Ave., mais ma tête, mon cœur se paralysent.

– Wait... you didn't know that already ? I recognized you as soon as you entered the room at Andrew's.

Pédale, pédale, quand je m'y mets je suis pas si pire, convaincant je crois, yes, yes *i remember seeing your profile, of course, it's just the link between real life and digital life didn't come as quick.* Je vais voir dans mes followers, recherche le nom qu'il m'a dit. Il est là, dans mon cell depuis des mois, il a même liké certains de mes posts, pas tous. J'ai aucun souvenir de son compte.

– I also saw your boyfriend, earlier this month at my workplace, before leaving that stupid brunch place.

Étrangement, ça, ça me rappelle quelque chose d'assez précis. Jake m'avait texté, un matin où il était avec les filles, qu'il était tombé amoureux d'un restaurant dans Manhattan. Je l'avais trouvé plus excité qu'à son habitude, j'avais mis ça sur le fait qu'il était avec ses amies de Vancouver.

– Funny.

– Yeah.

On continue d'avancer. Je dépose mon bras sur le dos d'Andrew – pour qui je suis là, après tout – on se rapproche, son bras passe près de me casser les côtes tellement il me serre fort.

Arrivé au rave, le groupe de boys se disperse, j'ai peine à suivre Andrew qui s'est trouvé de nouvelles proies : déjà, je ne suis plus du fresh blood. On acceptera de me passer comme un ballon de

basketball, that's it. *Ostie de gnochons*, je me dis à moi-même. J'avais rêvé, avant New York, à cette rencontre stupide qui date de Montréal quand les Baguettes étaient venus faire la fête, avec moi, avec les autres.

L'une des salles joue du tribal high bpm assez intense, on est cent cinquante en sardines dans une mini-salle, pas facile de se faire une clef sans que tout tombe à terre. Pis dans l'autre salle, seulement trois quatre personnes sur un dancefloor pas trop bonne musique, j'achète un gin-tonic à moi et à Andrew pour la modique somme d'environ 50 \$ US, plus de kéta pour tout le monde, je commence à devenir un gobelin sans m'en rendre compte.

Ma tête reste focus, je suis les mouvements de tout le monde des yeux, fais des calculs scientifiques pour prédire ce qui va s'en venir, on change de salle quarante fois, change même de club pour revenir au Market Hotel. Toujours à côté de moi, Cleaming est parvenu à me charmer, vraiment, je fais un pas vers lui pour me rendre compte qu'on n'a rien à se dire. Pour couper le silence, on s'embrasse. Sur le dancefloor. On continue ça aux toilettes où on n'est pas moins subtils que sur le dancefloor.

Entre deux bouchées, il me dit :

- *So your boyfriend said you were in an open relationship ?*
- *I guess we are now.*

Les gangs se retrouvent. Andrew, tanné, décide de descendre se chercher un fruit au marché qui est juste en bas. Je le suis, juste pour dire.

En bas, le marché tremble sous la musique du rave. Andrew marche devant et Cleaming me suit. Les néons craquent, la musique est trop forte. Les avocats tombent au sol. Je replonge dans les yeux de Cleaming à la recherche d'une bouée de sauvetage. Il m'offre ses mots, mais on n'entend rien. L'édifice tremble pis les discussions ne mènent nulle part.



Incarner la poussière

AUDREY PINARD

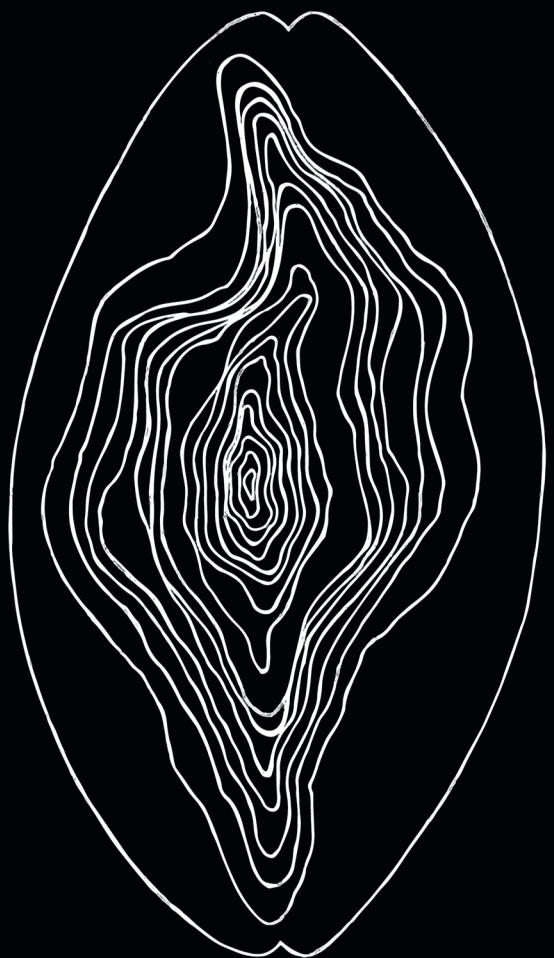
Couchée au sol. Allongée du bout des doigts jusqu'à la pointe des cheveux, paumes vers le plafond, mes ongles fusionnent avec le plancher. Sacrum endolori, contracté en une boule. Mes hanches et le bas de mon dos se balancent, tranquilles. Ça coince. J'inhale, l'air pénètre mes poumons surchargés de ce qui encombre mon thorax en béton. Un trafic dense se fait sentir. À l'expiration, le mucus remonte à ma gorge et ressort par mes oreilles. Mon souffle s'expulse mal, englué par tout ce qui m'est passé au travers.

Ouvrir les paupières. Recommencer à voir le plafond. Mes mains, toujours ancrées au sol, hanches immobiles. L'anticipation n'existe pas ici et mon sacrum pince encore, congestionné. La poussière chante quelque chose. Doucement, mes mains se retournent au rythme du plancher qui craque, mes paumes moites collent au sol, la rotation se répète : mes ongles reconnectent avec les lattes chaudes. S'alternent la dureté et l'humidité dans un rythme constant. De gauche à droite, mon bassin recommence à se balancer en suivant la cadence des formules magiques chuchotées par les saletés qui rôdent autour de moi.

Pédaler. Pendant des heures, mon corps se dandine avec une lenteur impénétrable, celle qui est normalement interdite, cachée. Prendre le temps, c'est le perdre, l'éparpiller. Mes paumes mouillées récoltent les amas de poussières dansantes. Ma peau les absorbe en papier buvard. Transsubstantiation momentanée : mon sang devient autre chose, un liquide imbuvable, nauséabond. Ceci est mon corps, ceci est poudre de magie, d'escampette, de perlumpinpin. Ceci ne changera pas le monde. Mes pieds s'animent : flexion, métatarses bandés – dans les mollets ça tire d'engagements. Entre l'idée de me lever et mon incapacité à le faire, mes orteils pointent, fléchissent, sans relâche. En allers-nulle-part. Mes chevilles en symphonie avec le plancher. Rester ici. D'autre mucus me sort des oreilles, j'entends mal, le sol est visqueux. L'air est opaque aussi, à force de fissurer ce qui me pollue. Je pédales, mes jambes alternent, s'ajoute la flexion du genou à la flexion des pieds, à la rotation des poignets, au balancement du bassin, au battement délicat de mes paupières fatiguées. Sacrum toujours douloureux, surchargé. J'avais oublié ce que ça faisait de s'ancrer quelque part.

Libérer la cage. Tout s'arrête d'un coup. La nuit tombe, la noirceur s'expose et épouse ma peau fragile, comme une pellicule de plastique rigide et froide. L'air épais pénètre mes poumons en couteaux acérés, mon dos se creuse, ma poitrine s'élève vers le plafond, toile de mes souffrances. Des scènes secrètes se projettent : une petite fille étouffée par des vêtements de grandes personnes, incurvée jusqu'à en avoir le souffle coupé. La machine se relâche en sanglots. Un temps mort.

Circuitée. Immobilité passagère. J'interprète le moteur de machinerie lourde : déboulonné. Troué. Mes doigts recroquevillés et mous au creux de leurs paumes, sans vie. Avec le mucus qui déborde, j'arrive à entendre ce qui se passe à l'intérieur : mon estomac hurle, mon sang transformé fait le tour et suit son chemin, mon cœur tambourine. Ma tête penche vers la droite, la moitié de mon visage gît dans le liquide visqueux des mauvais jours, le reste suit, le poids de mon dos s'accumule sur mon épaule droite et la pesanteur se répartit sur ma hanche et ma cuisse. En engageant les abdominaux, ma carcasse se replie. J'incarne mon sacrum ciment, je me chiffonne au complet, j'enlace mes bras et mes jambes très fort, me noue à ma peau. Mes paupières se referment, front marqué par des rides d'inconfort. Corps froissé du bout des doigts jusqu'à la pointe des cheveux. L'action se répète à l'inverse, c'est interminable. Performer le territoire. Court-circuiter le bois franc. Recommencer.



Le silence fait son nid dans le creux des ventres vides

MARIE-HÉLÈNE RACINE

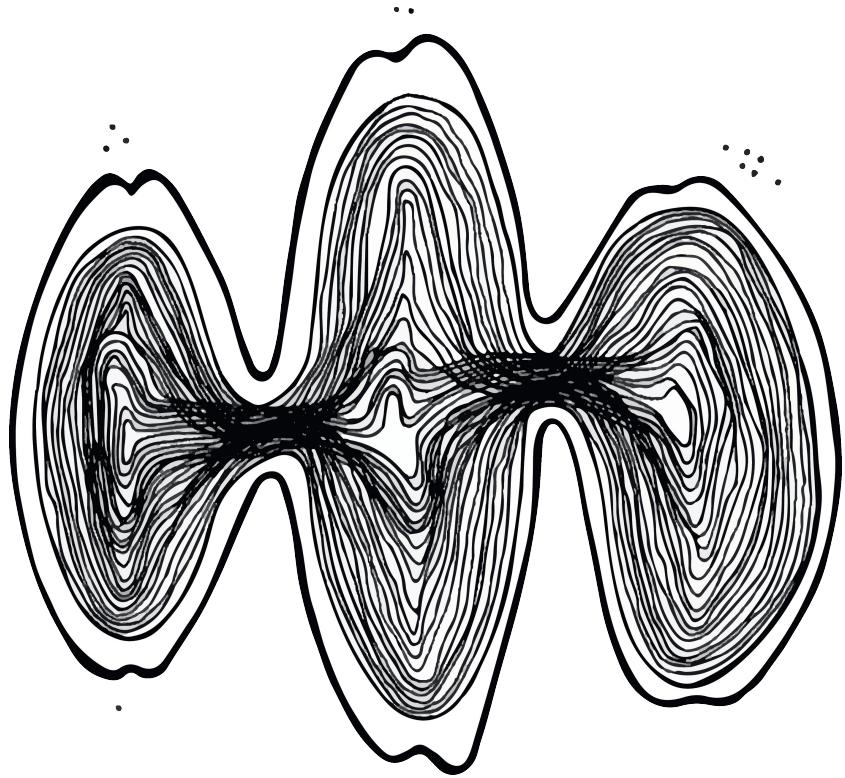
sept heures
moins le quart du matin
il faut ranger le maelstrom
qui se cache derrière la boulangerie
sermonner les enfants
avant qu'ils ne naissent trop vite

un héron récolte l'arsenic
à la croisée des dépanneurs
saupoudre mes omoplates de ses naufrages
avant de s'arracher les ailes

l'eau bénite nos échecs la farine se mélangent
quelqu'un commande un café
le plafond s'envole

St-Michel à de Lorimier
la piste cyclable aveugle
les odeurs d'assouplissant le bruit des récréations
les cicatrices se souviennent encore
du chemin qui mène vers la honte

la bordure de tes phalanges
en sens contraire sur nos souvenirs
après le choc l'automne
mon imperméable rouge sur l'asphalte
une première feuille morte



Portraits

HUGO PALMIERI

Dans la première aquarelle, les couleurs explosent et fondent comme de la lave. On croirait voir l'œuvre d'un peintre trop ambitieux, un feu de joie, la folie et l'exubérance de la jeunesse. Pourtant, elle est récente, du temps où papa avait encore l'énergie de peindre, à l'hospice. Un dernier sursaut de création, une contorsion des mains et de l'esprit, l'espoir de saisir encore un peu plus le passé et ses lueurs. Des touches de couleurs comme les exploits d'un vieil homme malade. Son regard me cherche, les impressions se mélangent. Flou et clarté se confondent. Les yeux sont tantôt ceux d'un père, tantôt ceux d'un inconnu ; ils s'illuminent d'éclairs et parfois, ils s'éteignent, confus. J'aime à penser qu'ils replongent dans l'atmosphère diffuse des anciens après-midis de printemps, ou qu'ils revisitent la meilleure façon de peindre un chapeau, un chignon roux, un sourire d'enfant. Mon père cherche encore à percer les mystères de cette lumière qui l'a si longtemps accompagné, et dont il me laisse le souvenir sous la forme de petites touches patientes dans son album d'aquarelles.

D'abord, un autoportrait. Je me souviens de cette journée-là. Je venais d'apprendre mon admission à l'université. Papa s'était rué sur les pinceaux, comme

si nous n'allions plus jamais nous revoir. Je l'entends encore clamer : *J'ai pas de portrait de nous deux, ma fille, reste encore un peu !* Je n'allais pas quitter la maison avant quelques mois, alors j'avais ri de l'urgence, de sa frénésie d'artiste. Il n'avait pas soulevé les pinceaux depuis un moment. À l'époque, son travail lui laissait peu de temps libre. Le trait est saccadé, les couleurs imperceptibles ; on croirait une gravure à l'encre, exécutée précipitamment devant le miroir de l'atelier. Maman et moi attendions au salon, discutant des cours que je devais choisir. Il était revenu en courant, agitant l'aquarelle incomplète dans l'air, et m'avait dit : *Installe-toi sur le tabouret.* Il s'était peint si vite que je ne parvenais pas à le reconnaître sur le tableau, même en plissant les yeux. Il avait l'air gris et chiffonné. Son visage, comme coupé au couteau, vacillait, perché sur une silhouette d'épouvantail à l'habit trop large. Mon père ressemblait-il vraiment, ce jour-là, au personnage de la peinture ? Je ne m'en souviens pas. Je m'étais assise sur le tabouret et il avait patiemment reproduit mes traits à côté des siens, sur le papier désormais jauni. J'y ai l'air naïve mais sûre de moi. Ma fierté détonne à côté de la fragilité de papa. Peut-être avait-il voulu se représenter ainsi. Diminué. Il me tient l'épaule, nerveux. Je souris.

La maladie allait se déclarer peu de temps après. Mes parents avaient déménagé dans une petite maison de

banlieue et j'allais les quitter pour commencer ma vie d'étudiante. La lumière est si difficile à trouver, dans cette aquarelle. Peut-être dans le coin de mes paupières, ou sur mon petit menton levé.

Dans une autre toile, on reconnaît le trait nerveux et les couleurs vives d'un peintre débutant. Mon père l'a peinte dans sa vingtaine. Ma préférée des œuvres de sa jeunesse. C'est l'image de maman. On se ressemble tellement, j'ai l'impression de voir un portrait de moi. Une main sur la tête, elle retient un chapeau sur le point de s'envoler, devant les murs gris ciment de leur premier appartement. Les couleurs du chemisier sont criardes, décousues. Une mosaïque éclatée. Papa s'était appliqué sur le chapeau et sur la beauté pâle de maman, heureuse comme tout de prendre la pose pour son jeune époux. Elle surgit, éclatante, sur le fond gris, avec ce chapeau beige qui s'anime et veut s'échapper du papier. Leur amour était vibrant, alors, vif comme le chemisier jaune et orange. Ils venaient d'emménager ensemble, dans l'appartement où maman tomberait enceinte de moi. La lumière me surprend à chaque fois. Un voile de dentelle qui fait frissonner le papier. Elle annonce le givre et les flocons. Pourtant, maman est en tenue d'été. Mais le climat que la lumière fonde, le ciel pâle qui se hérisse, tout, dans cette peinture, me rappelle l'hiver.

L'aquarelle du parc. Maman me tient bébé contre son corps. Le peintre a progressé, le style est moins flou, moins explosif qu'à ses débuts. Maman, en gros plan, assise sur un banc de parc. Un peu de verdure autour, un décor pâle, désinvolte. Ici et là, quelques feuilles, nées d'un seul geste, des nuances de fleurs discrètes, un arbre fuyant. La nature n'est pas figée. Elle court. Sur le banc de parc, l'enfant est endormie. Maman porte une marinière bleue et blanche, penche un peu la tête vers le petit visage que mon père a reproduit de face. Un sourire doux, bienveillant, effacé. Elle a attaché ses cheveux. Je me suis souvent demandé d'où venait sa tristesse. Mes parents vivaient une période difficile, pris entre la surprise de mon arrivée et l'émoi que l'événement avait suscité chez mes grands-parents. Était-ce l'émotion de mon père, déçu de la réaction de ses proches, qu'il avait reproduite sur le sourire de son amoureuse ? Je ne sais pas. Je ne connais pas les détails de cette époque. Maman, lorsque je l'interroge, reste vague et préfère ne pas y penser. Auprès de papa, avec la maladie, impossible d'avoir une réponse. Difficile pour lui de se remémorer des visages reproduits sur l'aquarelle. De tous nos souvenirs communs, conservés ou perdus, il ne reste qu'une journée au parc. Une pause méritée, une après-midi trop courte. Ma famille. Je peux encore en recueillir ses couleurs, grâce à l'album de mon père.

Génération

CÉDRIC TRAHAN

tu es de passage à saint-jean pour une simple commission, un arrêt dans une boutique spéciale, tu dis, ce ne sera pas long ; mais c'est si proche, la maison, si près, la tienne et l'enfance

tu retrouves la rose des vents, comme une adulte, tu tournes, rue saint-maurice, tu veux vérifier, tu tournes, constater l'état des lieux, mais la transmission est un souffle qui s'épuise et la maison de grand-maman n'y respire plus, peut-être

les saules pleureurs, dont les racines, il me semble, par coeur, tiraillent, aspirent et creusent, comme en toi, les marques matérielles d'un passé à la frontière des nénuphares, du gravier

et que restera-t-il du jardin, de l'étang, de la puissance

vous étiez six

j'ignore où tu dormais, il fallait sûrement, dans la chambre, serrer les matelas, avec l'inconfort des chandails que tes sœurs et toi portiez, de filles en filles, même si les raboutages ne paraissaient pas, tu dis, ma mère était débrouillarde

fille d'un père ouvrier
expert dans la confection
de bols de toilette

ta mère a dit, je n'ai rien d'autre que mes enfants,
mais je sais coudre, compter, cuisiner, je vous ai tout
appris, lire, voyager ; avant de mourir, elle a dit, c'est
votre tour

c'est moi, je crois, je suis le tour

j'étais en vacances, backpack, pouce, prague
au retour
je ne reconnaissais plus ni la délicatesse, ni la fragilité,
de notre territoire ; j'avais tourné dos à la relève,
abîmé la connexion du nom et de l'espace, oublié la
force tranquille de notre saule

les souvenirs, davantage cassés, cariés

et maman, tu dis, la terre avant toute chose, tu dis,
derrière les ongles, la saleté ; je promets de lutter
jusqu'à traduire, en excuses, l'épuisement de notre
communauté

cette zone où tu jouais est maintenant louée par des militaires, tu ne comprends pas, quel monde nouveau recouvre ton adolescence

le promoteur a coupé le jardin en deux, il a dit, je veux un semi-détaché, un stationnement, une cour, des locataires, de l'argent ; toi tu coupes le moteur, tu penses, le sol ne donnera plus de légumes, les voisins ne seront plus que les voisins d'un style condo classe moyenne aisée, tu penses, inonder l'ennemi

tu prends la rivière dans tes mains
elle coule entre tes phalanges
mais écoute et sait

nous préparerons collectivement
les soulèvements de la marée

les funérailles de grand-maman ont eu lieu toute une année, et quand j'en suis revenu, j'ai voulu trouver son recueillement, m'étendre dans les herbes hautes de son histoire, je n'ai jamais su où, son corps a disparu avec la lenteur d'une maison qui creuse et sape ses propres fondations

malgré moi
la filiation de la terre
sera rompue

et bientôt
les nouveaux entrepreneurs
vendront les résidus
de nos mémoires

SALVATORE ALBANO

Nymph RESTING

1884

MARBLE



h1x 1t3

MATHIEU HACHEBÉ

texto.

allô jb j'ai beaucoup réfléchi ces derniers temps il va falloir qu'on se parle de quelques trucs je te dis quand je repasse te voir je reste chez annick en attendant xox.

pitou.

Le chien se lèche l'entrejambe, refait sa toilette. Rien de mieux qu'une belle toilette : je suis pris ici, clémentine, seul chez moi, enfermé dans ma saleté. Viens me rejoindre, clémentine. Donne-moi ton cœur bébé, ton corps bébé.

clé.

Clémentine cogne à la porte : c'est logique, très logique, j'essaie d'être logique, de me faire comprendre. Il faut réécrire l'histoire avec un petit h, clémentine. Si on y parvenait, il n'y aurait pas toute cette merde : rien n'est intouchable, la merde touche au cul, l'arbre est dans ses feuilles.

bain.

Je me coule un bain. J'y plonge, la prends par les poignets. Elle pleure, me serre très fort le bras, le secoue. Je suis épuisé, clémentine. Une heure, deux heures, trois heures. J'ai été allongé pendant trois heures, clémentine. Plus exactement trois heures, j'ai cru que j'allais y rester, clémentine.

déj.

Deux œufs miroirs, tartines calcinées :
clémentine est partie. J'avale le coup. La gueule
molle, la gueule en miettes. Je ne mastique plus
rien. Un café pour me remonter. Deux cafés pour
me remonter. Trois cafés pour me remonter. Je
suis remonté au-delà du bloc. Je tremble. À défaut
de mieux, je t'écris un poème, clémentine : ta
bouche berce mes orages blanchis / tête de feu en
sanglots / à l'aurore de chair bleuie / une étincelle
germe sous tes os.

dep.

Mes grosses mukluks blanches traînent dans la gadoue, laissent des traces derrière moi, un peu d'espoir derrière moi : suis-moi et retrouve-moi, clémentine. J'ouvre la porte, gloria me salue. Je me dirige vers la chambre froide : jour de chance, coors light en rabais. Une caisse, deux caisses, trois caisses. Au coin de la rue, je m'affale sur le trottoir. Deux gamins se paient ma tête. Je reprends mon chemin, me gèle les mains, six bières en moins : j'en ris parce que les gens rient parce que je pense qu'ils rient parce qu'ils pensent à toi, clémentine.

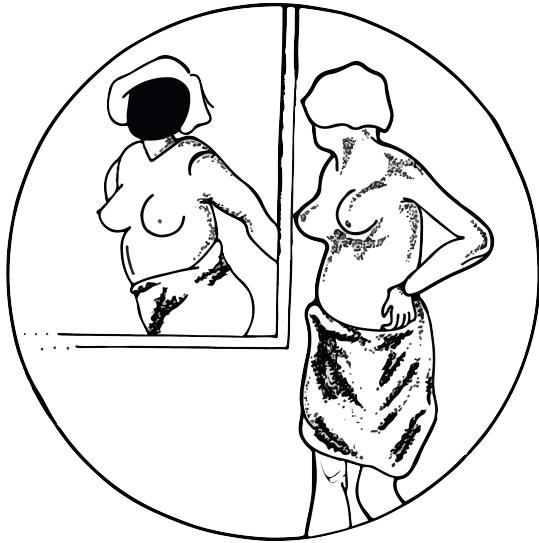
lays.

J'ouvre le sac, attrape une croustille, me l'enfonce dans la gorge : pomme de terre de qualité supérieure, simple, naturelle et saine.

royal.

Je prends la place qui me revient, m'ouvre une bière sur le trône. Me pervertir, me dégrader. Un baiser sur la bouche. Parfois du plaisir. Mais jamais de désir. Alors ça non jamais, clémentine, jamais de désir. La langue énorme, pâteuse. J'achève ma bière. Tous des veaux. Tous des cochons. J'ai soif. Ça brise les os.

Woman Looking
at Herself
in the Mirror (1920)
Suzanne Valadon



Tout est cool

MARION TÉTREAULT-DE BELLEFEUILLE

Je suis désespérément paresseuse. Quand je parle de ma paresse, on me dit que je suis en dépression.

Est-ce que je suis paresseuse ou déprimée quand je m'évache sur mon divan, devant une télésérie que j'ai déjà regardée trop de fois, alors que le soleil est beau et chaud, que le ciel est bleu et que les oiseaux chantent ?

Je suis juste paresseuse quand je reste en pyjama toute la journée, que je mange seulement – si je mange – de la bouffe déjà préparée. Quand je reste au lit des heures durant, à retenir mon envie de pipi, à regarder le plafond et à pleurer en m'imaginant les choses autrement.

L'ocytocine est une molécule (neuropeptide) sécrétée dans le cerveau lors de l'orgasme. On en sécrète aussi quand on allaite, quand on se fait complimenter et même quand on a un contact physique positif. On appelle couramment l'ocytocine « l'hormone de l'amour ». C'est ben maudit, parce que l'amour vient pas toujours avec le sexe. C'est à cause d'elle si les relations friends with benefits fonctionnent toujours mal. Il y a toujours quelqu'un avec une grande production d'ocytocine qui finit par penser que c'est

de l'amour. Pis que c'est réciproque. Quand l'autre a, vraiment, juste envie de fourrer. C'est pire si, après le sexe, on se prend en cuillère. C'est pire si, après le sexe, il nous joue dans les cheveux. Et c'est encore pire si, après tout ça, on prend une douche et qu'on sort faire les courses pour savoir ce qu'on va souper et qu'après on va prendre un verre et que ses amis le textent et qu'il nous invite avec ses amis et qu'on passe la soirée avec eux à danser, à boire, à s'embrasser.

Lui, il est juste bandé. Moi, j'ai trop d'hormones de l'amour. Et il peut être bandé pendant un an, sans jamais avoir produit une goutte d'ocytocine, mais plusieurs litres de sperme.

On dit souvent qu'il faut apprendre à s'aimer soi-même avant de pouvoir aimer les autres. J'ai essayé de m'aimer. J'ai essayé d'arrêter de baiser avec les gars juste bandés. Je me suis dit que, peut-être, fallait que je m'autosécrète de l'ocytocine. Alors j'ai commencé à me baiser moi-même. Plusieurs fois par jour. Après je me prenais en cuillère, je m'accompagnais dans la douche et même que, des fois, je me sortais au restaurant. Je suis restée en relation, comme ça, avec moi-même pendant deux mois. Mais je me suis aperçue que ça pouvait pas marcher, à long terme : j'étais trop compliquée. J'étais pas capable de me

donner tout ce que je voulais, j'avais besoin de liberté, de pouvoir faire ce que je veux quand je veux, de pouvoir baiser avec d'autres personnes. Je me faisais mal à essayer de me faire du bien, à pas être capable de me donner tout ce que je méritais. J'avais les doigts crochus à force d'essayer de me faire l'amour. J'ai pas été capable de bien m'aimer. C'est pas toi, c'est moi. Mais je continue de baiser avec moi-même. No strings attached.

Le matin, je me réveille. Je fixe le plafond. Je me fais l'amour. Après l'amour je pleure. Je me rendors. Vers midi, je me réveille. Je fixe le plafond. Les chats ont faim, alors je me lève. Bravo, tu t'es levée. Je nourris les chats, m'écrase sur mon divan et j'observe le beau ciel bleu par la fenêtre. La manette de la télé est trop loin. Je regarde l'écran noir. Je suis juste paresseuse. Je regarde mon reflet sombre dans le noir de la télé fermée. S'il y a quelque chose que ma paresse réussira jamais à m'enlever, c'est la certitude que je suis belle. Quand je me regarde, comme ça, même avec les yeux bouffis et les cheveux cotonnés, je remarque les courbes de mes hanches, de ma poitrine. Je suis d'un doigt imaginaire les volutes de mes joues, de mes lèvres. Je souhaite me transformer en langue pour pouvoir me glisser dans ma bouche que je sais chaude. Dans le reflet de la télévision éteinte, je fais entrer mes mains en moi, je me donne en spectacle,

m'observe me faire les choses que j'aime, et j'aime autant me regarder que me toucher. Quand je ferme les yeux, il y a toujours quelqu'un d'autre qui s'en mêle. Quelqu'un qui a cessé d'exister. Quelqu'un aux mains larges et rugueuses, absent du quotidien de mes draps, quelqu'un qui s'insère plus, en un gémissement étouffé, dans mon intimité.

(quand je ferme les yeux il revient, les joues mouillées de larmes il me serre contre son torse pas poilu j'entends ses palpitations cardiaques ça fait vibrer son t-shirt, il est à l'étroit dans son jean, il m'empoigne par la taille ses mains font tout le tour de mon corps, sa moustache tremblante se dépose sur mon trapèze sur ma bouche, nos langues se touchent et entre nos nez l'air s'agitje vois nos vêtements atterrir sur le sol et on baise enfin dans le bouillonnement de son haleine d'être parti trop vite)

Alors je fixe l'écran noir, qui me projette, moi, contorsionnée par le plaisir solitaire. Les mouvements savants de mes doigts enduits de cyprine. J'en mouille le coussin du sofa. T'es bonne.

Mon écran de cellulaire s'allume jamais, sauf très tard le soir, quand un pénis bandé a du sperme en trop à déverser et un quota de sécrétion d'ocytocine à

atteindre. Le pénis vient, mais je lui dis de repartir, parce que je partagerai plus jamais mes matins. Je veux pas qu'il me voit au réveil, en train de fixer le plafond. Je veux pas qu'on fasse l'amour et qu'il me console parce que je pleure après. Je veux pas me rendormir dans ses bras et qu'on se réveille vers midi, qu'on nourrisse les chats et peut-être nous aussi. Je veux pas qu'on s'assoit dans le divan, qu'il pleuve dehors et que la manette soit pas trop loin.

Parfois, pour me faire croire que je suis pas si paresseuse que ça, je me lève et sors sur le balcon pour laisser fumer une cigarette entre mes doigts. Mes pensées se perdent dans l'horizon de la ruelle alors que la nicotine imprègne mes ongles. Je sens ma patate germer. Tout mon corps soubresaute à chaque coup de pompe dans mes artères. Encore la tachycardie. Je me couche en boule sous la table de la cuisine, j'attends de pleurer. Je reste comme ça des heures, en attendant que le ciel s'assombrisse, en attendant que mon cellulaire s'illumine. À ce moment seulement, je retrouve un peu d'énergie (je suppose que ça me prend juste beaucoup de temps pour me réveiller), je m'habille en pas-pyjama, je me maquille, me trace un beau sourire. T'es belle. Je m'assois à la table, j'ouvre un livre devant moi, une bière et j'attends que la sonnette de la porte résonne, en faisant semblant de lire, mais en buvant pour vrai.

rires habitables

SARAH GAUTHIER

je te promets une langueur
des matins brumeux
légère soumission
à la morsure hivernale

ton regard
ses éclats de cristal
me dépècent tendrement
retranchent
ma nature indocile

moi qui ne sais me poser
fuyante entre les espaces habitables
cherche des repères
enchevêtrée
au fouillis qui nous retient

je vagabonde
dans la fin de tes pas
m'y brûle les pattes antérieures
se décomposent par morceaux
mes ailes carnassières
effigies d'un corps inachevé

on a brisé le fil des aiguilles
spirale structurante l'inaffabilité
de leur révolution

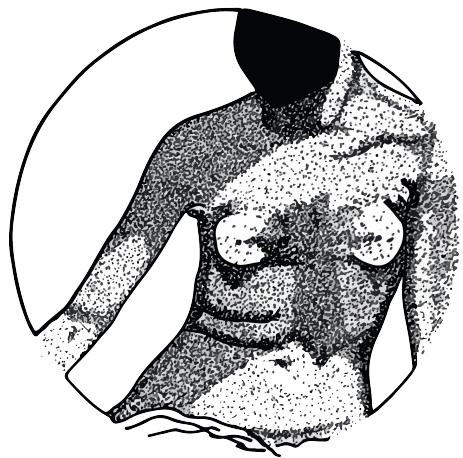
une à une pliées
en une courbe insolite
comme une blague d'enfants
un complot

nos solitudes
parlent une langue secrète
où des brèches souples
se déploient posément

(tes marées de douceur)

je voudrais que la vue s'offre
comme l'alliage de nos intimités
altère ma nuque
baume sur les doutes

je vogue entre nos corps
m'assure que ces aiguilles
sans faute
se dissolvent au cœur
de nos rires lucides



FRANÇOIS Joseph BOSIO
The Nymph Salmacis
After 1926

Stupéfaction

JOËL WHEELER-NOISEUX

Je devais avoir environ neuf ans quand j'ai soudainement arrêté de lire. À cet âge-là, j'aimais pas trop ça l'école. J'me faisais souvent intimider parce que j'étais grand-gros-et-naif. J'avais toujours hâte de revenir chez moi pour me plonger dans un livre et me changer les idées. Je lisais pas n'importe quoi, oh non, j'avais découvert l'univers d'*Harry Potter*, ma nouvelle idole. Je le trouvais vraiment inspirant, et on va se le dire, c'est hot en criss la magie.

J'me souviens que j'avais passé une interminable journée à apprendre les tables de multiplication et des nouveaux tricks de yo-yo. Arrivé à la maison, j'ai couru vers mon lit. J'ai ouvert *Harry Potter et la coupe de feu* et j'me suis lancé, allongé sur mon dos. Après deux ou trois pages, je suis arrivé au passage qui a mis fin à ma passion pour la lecture.

C'était la scène où Harry et Dumbledore découvrent Krum inconscient par terre. J'veais m'en souvenir toute ma vie. Dumbledore se penchait sur Krum et découvrait qu'il avait reçu un sort de stupéfexion. Stupéfixion. Whatever. J'étais moi aussi figé dans mon lit, les yeux collés sur mon livre. Les deux sorciers zyeutaient l'obscurité, avec leurs baguettes magiques,

à la recherche de l'agresseur. J'étais persuadé que l'autre dont on ne doit pas prononcer le nom allait surgir de nulle part. Ce méchant-là me faisait vraiment peur. J'crois avoir déjà pissé dans mon lit à cause de lui. Y a eu un son strident dans le bois derrière eux et ils se sont tout de suite retournés, inquiets.

Tout à coup, mon lit s'est mis à vibrer. De plus en plus fort. J'avais l'impression qu'il allait quitter le sol. Un profond grognement s'est mêlé au vacarme des pattes de mon lit qui frappaient contre le plancher. Une peur indescriptible m'enveloppait et, paralysé, je sentais mon cœur battre à plein régime. Les vibrations se sont atténuées et les grognements se sont transformés en rires diaboliques. Toujours figé, la sueur au front, j'ai aperçu du coin de l'œil le monstre qui commençait à sortir d'en dessous de mon lit. J'étais tellement effrayé que je croyais vivre mes derniers moments. Si j'étais incapable de bouger, c'était parce que j'avais reçu un sort moi aussi. J'avais pas de baguette magique pour me défendre. Mon yo-yo était dans une autre pièce et ma mère était dans la douche.

Les yeux maintenant fermés, j'attendais, aux aguets, ce que je croyais être ma fin. Le monstre ricanant commençait maintenant à sonner étrangement

familier. J'ai assemblé tout le courage qu'un gars de neuf ans peut avoir et j'ai ouvert les yeux : la tête de mon grand frère dépassait d'en dessous du lit. Ça m'avait pris quelques minutes avant d'être capable de bouger à nouveau pis lui était aussitôt retourné à ses occupations en riant.

J'ai plus jamais touché à ce livre-là ni à aucun autre jusqu'au secondaire. Je lisais seulement les livres obligatoires pour l'école. Si j'avais continué ma passion pour la lecture, peut-être que ma bibliothèque serait pas si vide et j'aurais peut-être pas pris cinq heures à pirater Antidote pour corriger ce texte. Who knows.

Encore aujourd'hui, j'hésite entre blâmer J.K. Rowling ou Jonathan.

je m'achèterai des fleurs

FRED GOSSELIN

allô loin de moi l'idée l'envie de te déranger
longtemps c'est simplement pour savoir pour que
tu me dises et tu peux me le dire en un seul mot
mais qu'est-ce que j'ai fait d'incorrect au fond tu
m'offres un endroit où puiser des textes mais
c'est funeste c'est d'une opacité et j'ai envie de
chaleur la tienne ou celle d'un autre un seul mot
et je ferai mieux la prochaine fois

couchée dans mon lit je suis allée voir les étapes
du deuil amoureux des mots d'une précision
violente à s'arracher la peau et les souvenirs je
suis rendue à la quatrième sur cinq courage et
une prose à la fois je me reconstruirai toute seule

l'idée est là celle de l'exil apprécié du contentement je suis femme ça me suffit l'idée est là il faut que je l'exploite que je la vive mordre est la solution

et pourquoi on appelle ça un break up si c'est pour se réparer la solitude

apparemment je ressemble au printemps c'est beau longtemps et un jour j'y croirai peut-être en attendant j'ai dormi avec des chaussettes et les roucoulements de mon chat c'est les bonnes habitudes c'est les douches les sourires imprévus c'est ton départ j'ai fait la bonne chose la tristesse aura valu le coup

du café et des dents qui ne grincent plus



Languesoudée(s)

SOPHIA D.

Une rondelle de citron déshydratée enjolivant un verre d'alcool posé sur une table, dans un bar, un soir de 14 février. Les fibres de l'agrume comme figées, la lumière qui passe au travers. Une voix en fond, un corps à côté.

Quatre. Des genoux qui s'approchent et qui s'éloignent à chaque contact. Des mains moites qui ne se mêlent pas. Deux. Bouches qui ne se disent rien. Le regard fuyant, les mots absents encore. Un. Feu étouffé sous la tension de deux êtres qui ne se comprennent plus. Tout est enfoui, brûlé. Je murmure, *c'est cassé*.

La rue, le regard bloqué, les passants, les voix autours, les jupes qui se soulèvent, culotte apparente, cuisse moulée, ça minaudie, ça boit, ça affiche grands sourires sur le visage, conversations décousues, mots piétinés par la voix de l'autre qui cherche.
Je suis jalouse, envieuse de ces temps où on riait aussi. Où rien n'était taché.

Ton corps cache les nombreux verres de vin de la table d'à côté. Pourpre. Je pense à étaler sur mes lèvres le rouge glissé dans ma poche. Je porte : un pull informe, un jean sale, les cheveux en bataille, le visage encore du réveil. J'ai honte de ne pas être jolie. De ne pas savoir si ma culotte est sale d'hier et si elle le sera encore un peu plus demain. On parle : du temps, de la boulangerie ouverte en face, des boissons que l'on a commandées, du travail, des tâches ménagères. On ne se dit rien. Absence. Je me demande quand est-ce qu'on a oublié. J'aimerais écrire *tu es là*. Atteindre ta main. Voir l'envie dans tes yeux. Accepter le noir de certaines nuits. Embrasser ta tristesse et la vivre avec toi. Sentir le présent de notre rencontre.

Tamisé. Des carreaux blancs, des miroirs le long du bar, des bougies sur les tables. Ça chuchote et ça crie. Ça se dit *baise-moi* au creux de l'oreille et le verre se remplit. Les langues déliées, les nôtres soudées.

Tache d'alcool sur la table. Je la disperse. Les doigts mouillés, je pense à la dernière fois où on a fait l'amour. J'imagine que mon corps a compris bien avant moi. Les enjeux de cette partie. Et puis son dénouement. Les larmes au creux. Les pions qui se mangent. Nos pieds désynchronisés. Ça s'emmêle et ça sent fort.

On rentre. On parle un peu sur le chemin, l'effusion du bar encore collée aux corps. On met du temps à s'en défaire. Le silence qui s'allonge. Tu me dis *Bonne nuit* devant la porte. Du bout des lèvres. Je n'entends pas.

La rue, le regard bloqué, les passants, les voix qui s'éloignent, les voitures, les longues traînées de lumière, les marches devant ma porte, l'escalier jusqu'à la tienne, les clefs que je serre jusqu'à ce que tu te retournes et que tu disparaisses.

Je reste de longues minutes dans le froid, contemplant ton absence, obnubilée par notre résilience.



les jours fenêtres

SARAH BOUTIN

la lumière s'enfarge un jour aux draps. les cordes à linge aspirent à l'horizon. je suis hors l'été en sa parenthèse, hors paysage. n'y suis pas. à la fenêtre une carte postale ; la mer raconte une autre histoire.

le ciel tombe. un refuge de bleu en bleu. maman, c'est d'être mère qu'elle s'inquiète, de me savoir chercher la fuite et nulle part. mes mains sur une photographie lui ont montré m'être laissée mourir. d'ici, je m'absente encore. du nord le non retour.

le bois me fait peur, lenteur et solitude des cimes. toute mesure se rabat dans le vent. trop de lumière plisse les yeux. le fleuve dans les houles circonscrit le bleu. traits tirés, le ciel s'endort. je souffre d'espace sans te décrire. la strate du jour n'existe plus.

faire point droit. j'embrasse le désordre, l'envers.
l'acouphène n'apprend pas le pardon. toute place
prise la chair de poule, brume tranchante. je crie plus
fort que dehors sans affranchir les forêts vierges,
borde un pansement à la brûlure. le flanc de
montagne enterre le sous-bois, remplace les murs. à
même la terre creuser. j'y trouve logis.

dimanche nomme les fleurs. des insectes ravagent le
jardinage et volent des papillons. mais ma cours
dépose une aile à plat. le balcon déploie un cimetière.
grand-maman aurait su cueillir l'oiseau. sa mort.
asseoir le silence.

mon nom s'entrecoupe d'un lieu. l'adresse ne finit pas ses phrases. un rectangle replié. la tourbière. ne pas dire l'enfoncement, les dernières habitations. l'effondrement reste secret. je serre les draps entre les chevilles. sans même me défaire du lit j'approche les épinettes.

la mer se suffit. dans son ravalement, le bout du souffle. quelque part se briser toujours. lasse d'elle-même, de meubler le paysage. la marée détrempe. trace des possibles, des hexagones. la forme des mots ne s'offre pas. tout change le langage. le lointain est plus lointain qu'on ne pourrait le dire.

j'échéance l'abîme de la nudité. la profondeur des dunes m'effraie. je date. à la nuque de moins en moins d'arbres. la toundra aux limites du corps. un autre contour se dessine. la naissance s'écorche. je creuse le tronc. la sécheresse se referme. la robe des fleurs, sa flétrissure. plus de fantaisies quand il faut mourir.

On se dit que

RACHEL LAMOUREUX

Un matin, on se lève. Rien n'a changé. Tout se maintient, s'entête, se trame. Le ciel s'organise, se laisse traverser. Brûlure perçante, chaleur sur la peau. On se dit qu'un autre se dirait *quelle belle journée*. On se trouve lointaine de penser pour soi les idées des autres. On se trouve insipide. On a des mots pour des réalités sans substance. On a de l'espoir inépuisable pour des époques révolues. On a des listes de choses faites, de réalisations biffées au crayon noir. On a des listes de gens disparus, retrouvés, mais qui ne sont plus les mêmes. On s'accorde de leur nouveauté, avec cette impression de déjà-vu. Rien n'a changé. Le même a flirté avec la disparition pour ressurgir et narguer le temps : l'effritement se refait une peau.

*

Un soir, on revient d'avoir marché sous la pluie. On a les joues brûlantes d'avoir eu froid. On a les mains qui perlent doucement sur nos jambes, on a la tête lourde d'avoir eu peur, de s'être calmée, et d'avoir eu peur à nouveau. On a trouvé le chemin long de n'avoir rencontré aucun feu rouge, on a eu tout le loisir de revisiter les plus beaux souvenirs de notre existence,

de manipuler leur étoffe fragile. On a toujours su qu'au cœur de la fatigue, l'eau ourle la paupière cernée. On s'est rappelé qu'en aucun monde parallèle le papier de soie ne peut se prétendre hydrofuge. On s'est dit, consternée, que certaines matières ne connaîtront jamais rien de la résilience, qu'il ne pouvait en être autrement, par nature, par pauvreté de moyens. Qu'il y a peut-être plus de gens faits de papier de soie que l'on s'imagine. Que les parapluies et les journées ensoleillées ont peut-être plus à voir avec le répit que la chance. Que rien n'est laissé au hasard lorsqu'il est question de nécessité.

*

Un jour d'automne, pas morne, mais pas chaud non plus, on a fermé les fenêtres. On a pris l'habitude de partager son lit avec des livres éventrés et des boîtes de biscuits entamées, de s'endormir habillée, encore maquillée, les chaussures aux pieds, les lumières allumées. On a arrêté de se demander ce qu'on allait manger pour souper. On a cessé d'entendre les clés dans la porte, de se méprendre sur l'identité du facteur qui passe ou du voisin qui monte

les escaliers. De toute façon, on barre la porte dès qu'on arrive chez soi : la visite sonnera, on n'a invité personne. On s'est habituée ; à l'encre noire sur sa peau, au téléphone qui ne sonne plus, aux coins sombres des pièces. On s'est habituée ; au bruit de ses propres pas, aux dates qui défilent et qu'on oublie, aux arbres en face qui se dénudent, au reflet d'un visage défait dans les miroirs qu'on ne prend même plus la peine de regarder. On est là, on se meut dans l'espace et le silence. On parle à voix haute, de temps en temps, juste pour se rappeler que c'est possible, de s'entendre, d'être entendue.

*

Un vendredi soir, pluvieux et sans envergure, on se demande comment on en est arrivée là ? On a fini par comprendre que certaines choses sont sans raison, qu'il n'y a parfois rien d'autre à faire sinon d'attendre, attendre que ça passe, attendre que quelque chose au fond de soi-même finisse par y consentir, attendre ce moment inespéré où l'on pourrait commencer à y prendre plaisir, à ces événements qui nous prennent de force, de l'extérieur, qui nous dépassent, nous atterrent, nous rappellent que le consentement est un concept qui ne protège personne, sinon la naïveté des jeunes filles. *Qui ne dit mot consent*. On trouve ça étrange, la politique du *ça va aller*, l'obscène injonction

au bonheur en temps de crise. On avait pourtant dit quelque chose, quelque chose comme *je ne préférerais pas*. On se demande pourquoi on n'enseigne pas que c'est inacceptable, de subir son existence, que ce n'est pas vrai *qu'ainsi va la vie*, que c'est bien la seule chose qui nous appartienne, de reconnaître qu'il est grave d'exister dans le regard de l'Autre, que d'aller à la rencontre de quelqu'un et de dire *je t'estime* relève d'une responsabilité fondamentale, engage viscérallement l'être d'un individu dans un rapport de forces qui comporte autant de promesses que de risques. On se demande comment on en est arrivée là, en cet entre-deux-mondes absurde où l'on est tenue responsable pour la violence des uns et la désertion des autres. On se dit que ce soir, on pourrait être au cinéma, on pourrait être au restaurant en train de se la couler douce, on pourrait être en train de se reposer dans le sourire d'un étranger, mais depuis récemment, on sent qu'il y a urgence, que le vendredi soir devrait plutôt servir à doter le monde d'un langage nouveau, un langage qui n'irait pas s'emmurer dans la honte et le silence, qui trouverait mieux à dire que de s'excuser de ses incohérences.

On se dit que ce n'est pas trop demander, qu'il y a des mots pour ça.



church girl shake it for me

SOPHIE MATHIEU

J'ai grandi dans une dichotomie, un milieu ultra catho « je-vais-à-l'église-tous-les-dimanches » chez mon père et vraiment déjanté « je-sacre-minimum-une-fois-parphrase » chez ma mère. Je me suis longtemps cherchée entre ces deux extrêmes, trop souvent sentie incomprise, déchirée, inadéquate. J'étais comme une boule de bowling sur un terrain de golf. Je pouvais autant réciter l'Évangile selon Matthieu, chapitre cinq, versets un à douze, que dire qui avait été éliminé à Occupation Double la semaine passée. Je pouvais fit in partout et nulle part, et j'avais un penchant pervers pour la vulgarité.

*Shake that thing Miss Kana Kana
Shake that thing Miss Annabella
Shake that thing yan Donna Donna
Jodi and Rebecca
Woman get busy, just shake that booty non-stop
When the beat drops
Tu aimeras le Seigneur ton Dieu
De tout ton cœur
De toute ton âme
Et de toute ta force
Oscillate you hip and don't take pity*

Quand j'étais jeune, je pole dançais sur les poteaux de mon lit deux étages. En sixième année, mon plus grand rêve était de danser un slow avec un gars qui mettrait ses mains sur mes fesses pendant la chanson. Je voulais être désirée, avoir la chance de faire mon show de pole dance à quelqu'un en vrai et de le frencher avec la langue après.

Hot damn it

Your booty like two planets

Go head, and go ham sandwich

Je suis le Chemin la Vérité et la Vie

Woah, I can't stand it

'Cause you know what to do with that big fat butt

Au secondaire je suis devenue stuck up as fuck. Une manière de me dire que je valais plus que ça, que je pouvais être distinguée, fancy, être une « fille avec de la classe » comme c'était écrit dans les magazines. J'ai embrace mon côté church girl, je l'ai incarné à la perfection, disant à tous mes exs que je voulais attendre le mariage avant de les baiser. Quand j'y repense aujourd'hui, c'était beaucoup d'occasions manquées au nom d'une pudeur qui allait longtemps contrôler ma vie et m'inculquer une honte viscérale.

*Said little bitch, you can't fuck with me
If you wanted to
These expensive, these is red bottoms
These is bloody shoes
Les derniers seront les premiers
Et les premiers seront les derniers
If I see you and I don't speak
That means I don't fuck with you
I'm a boss, you a worker bitch
I make bloody moves*

Somewhere along the way, j'ai rencontré Meredith, une fille qui me mettait mal à l'aise par sa vulgarité excessive et son manque d'autocensure. Je l'ai haïe, détestée, jugée. Dans le miroir d'une salle de bain au cégep, j'ai écrit « Meredith est une pute » en sharpie rouge. J'ai aussi rencontré Christina, une fille qui a try hard pour être mon amie, mais qui enchaînait les relations sans lendemain et envoûtait tous les hommes de son entourage, en couple ou pas. Les gens l'appelaient « l'enjôleuse ». Je l'ai dédaignée, méprisée, repoussée. Sur le miroir, j'ai ajouté « Christina est une hypocrite ». Je les surnommais en secret mes déesses du sexe, mes femmes fatales, mes filles fucked up : je les enviais. Mais on ne pouvait pas être amies parce qu'elles ne savaient pas réciter le *Je vous salue Marie*.

My neck, my back

Lick my pussy and my crack

Flash forward cinq ans plus tard : on habite les trois ensemble. Ma dernière parcelle de pudeur a disparu la soirée où on a grindé sur *Whistle* en brassière dans le salon pendant que mon ex essayait de faire ses travaux scolaires. Ce soir-là, j'ai vomi mes cinq cosmos accroupie au-dessus du drain de la douche, complètement nue, la porte de la salle de bain grande ouverte. Ces filles-là m'ont appris à owner d'où je viens.

Can you blow my whistle baby, whistle baby

Let me know

Girl I'm gonna show you how to do it

And we start real slow

You just put your lips together

And you come real close

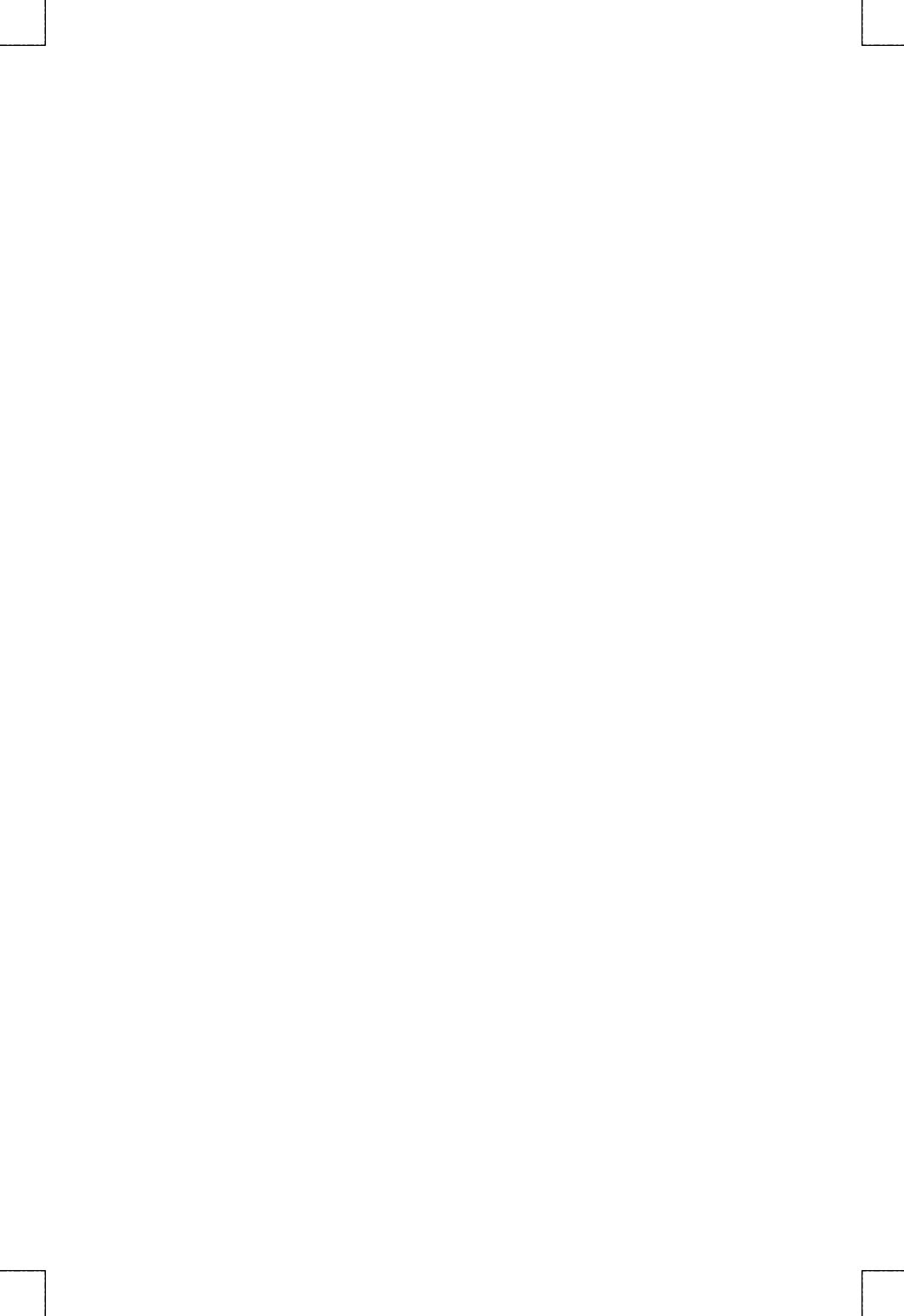
Heureux les coeurs purs car ils verront Dieu

Ma ville chérie, forever tied to me, Gatineau-ville-du-vice comme dirait mon ex – pas le même que le dernier. Gatineau : une ville usée, décalissante, magnifique, où Richard Martineau est un king, une forteresse libérale maintenant caquiste, la ville juste à côté d'Ottawa où on ne sait pas comment parler un bon français sans l'angliciser. Une ville de fonctionnaires, « les nonos de Gatineau » comme dirait

mon père, où si ton char va mal, ta vie va mal. La ville où je rappe encore *Lose yourself* chaque fois que je monte sur une scène de karaoké parce que là-bas, ce n'est pas encore basic. Si tu te promènes sur le boulevard Maloney, tu vas voir des filles en belling suit en train de laver des chars et de se faire tooter de la horn par des gateux qui passent au ralenti dans leur Civic modifiée. Je pense que peu de gens le savent, mais Gatineau, c'est un hood, c'est way worse than Laval, c'est une ville culturellement pauvre. Mais c'est de là que viennent mes meilleures amies, les seules à comprendre le travestissement qu'on vit en arrivant dans les milieux universitaires montréalais après avoir grandi à Gatineau. J'ai l'impression des fois que l'université est comme une église qui me force à cacher d'où je viens.

Kiss my ass and my anus, 'cause it's finally famous

Aujourd'hui, je porterais un déshabillé pour tous les jours de travail intellectuel. Je me prostituerai pour chaque dissertation composée et récupérée avec une note de A. Je pole dancerais dans un bar pour show off les skills acquis dans ma chambre d'ado. La Bible nous dit d'aimer son prochain comme soi-même. Cette semaine, je suis retournée dans la salle de bain de mon cégep. J'ai ajouté aux graffitis dans le miroir « Sophie est une crisse de conne ».



[P]

Revue littéraire

le pied.littfra.com



L'intérieur de ce document est imprimé sur un papier certifié Eco-Logo, blanchi sans chlore, contenant 100 % de fibres recyclées postconsommation, sans acide et fabriqué à partir de biogaz récupéré.

Cette revue a été mise en page avec le logiciel libre Scribus, version 1.4.6.